

HÉLÈNE N'ÉTAIT PAS À TROIE MAIS EN ÉGYPTÉ



JÉRÔME DELCLOS

Hélène n'était pas à Troie mais en Égypte

ROMAN

ILLUSTRÉ PAR PHILIPPE LO PRESTI



Æthalidès

©Æthalidès, 2018
ISBN : 978-2-9556752-7-4
www.aethalides.com

Pour Thelma, en cheminant avec la philo...

Philosopher, c'est la chose la plus simple du monde. Il ne s'agit que de voir, voir ce qui est, tel que ce qui est ; voir la vie vivre, et marcher l'immense machine.

Alain, Cahiers de Lorient

Chapitre 1

LA MÈRE SCHNAUZER



son écharpe qui
date de l'Empire austro-hongrois



La frénésie
du Rubik's Cube

ONGLES
DE SORCIÈRE !

Imaginez l'emploi du temps de la seconde 7 comme la face d'un Rubik's Cube qui aurait été manipulé par un daltonien aveugle aux couleurs, ou par un Mondrian ou un Vasarely qui aurait pété un boulon. Maintenant, représentez-vous la proviseure adjointe, la vieille et revêche Madame Schnauzer, en train de s'énervier là-dessus à la veille de la rentrée, de faire sauter de la pointe de l'ongle pas mal de ces petits carrés — ceux de préférence placés entre deux autres —, et vous obtenez l'emploi du temps le plus pourri de toutes les classes de seconde, et peut-être même de toutes les classes du lycée.

Comme nous sommes à Nice, que le plus souvent il fait beau, que notre lycée se trouve dans le centre-ville tout près d'un arrêt de tram, de grands parcs bien arborés, de terrasses de bistrots ensoleillées, de boutiques de fringues trop cool, et à dix minutes de la mer, toute la seconde 7 s'échappe durant ces trous dans l'emploi du temps, sauf nous

quatre. Tout ça parce que nos parents n'ont pas voulu cocher la bonne case, celle de la liberté, au dos du carnet de correspondance, et que les surveillants font les cerbères à la sortie. Nous quatre, c'est Charles-Henri, Nadir, Sabine, et puis moi, Nina, la plus petite du groupe parce que j'ai un an d'avance (vous parlez d'une chance, mes parents me considéraient encore comme un bébé). On ne se connaissait pas avant le lycée, on venait de collèges différents. Et du coup, on est reliés désormais par le fait qu'on partage le même destin cruel : cloîtrés dans le bahut quand les autres découvrent le vaste monde et s'émancipent à l'extérieur. C'est vraiment trop injuste. « Compagnons d'infortune », résume Charles-Henri d'une voix d'outre-tombe.

Au début, on s'arme de courage, on se prend par la main, on va réclamer. Charles-Henri en tête parce que c'est celui qui présente le mieux, genre premier de la classe, ce qu'il est d'ailleurs. Entre les CPE, le secrétariat des élèves et le secrétariat de direction, qui font tous barrage pour nous empêcher d'approcher la Schnauzer, on met pas moins de trois semaines à la choper, et encore en coup de vent à midi dans le couloir de l'Administration, pile au moment où elle surgit de son bureau

comme une balle de fusil pour aller déjeuner. On la bloque tant bien que mal, on se lamente, on tente de parlementer. On cause tous en même temps parce que Charles-Henri s'est mis dès le début à bafouiller. Schnauzer nous fixe de son regard d'aigle au-dessus de ses lunettes à fines montures d'acier (les mêmes que celles de Himmler, si vous voulez mon avis). On lui dit qu'on veut changer de groupe d'accompagnement personnalisé, ou de langue vivante, d'enseignement d'exploration. « Et puis quoi encore mes agneaux ? », elle grince. On la supplie aussi de pouvoir arrêter le latin, vu que ça nous fait rester le mercredi après-midi. Elle ricane, avec une mauvaise lueur démente dans les yeux. On lui évoque en vrac et en tremblant nos contraintes perso : le tennis pour Nadir, le théâtre pour Charles-Henri, le dessin pour moi, et Sabine s'invente même des séances d'orthophonie. La Schnauzer nous arrête net par un aboiement féroce qui nous fait sursauter : « STOOOOOP ! ». Puis elle nous gratifie d'une voix mielleuse d'un petit sermon, comme quoi les trous sont une chance pour nous d'aller au CDI pour y travailler collectivement à nos devoirs et nos leçons (elle répète : « Une chance, jeunes gens, une chance ! »),

et elle nous laisse plantés là sans même nous dire au revoir, ni nous souhaiter le bon appétit qu'elle nous a coupé.

Fatalement, à force de passer du temps ensemble durant ces heures de trou, on apprend à se connaître, on devient de plus en plus potes. On doit vraiment avoir la poisse, parce qu'à la rentrée des vacances de Toussaint le CDI est fermé : la documentaliste est malade pour longtemps, et n'est pas remplacée. On se retrouve à faire nos exos de maths dans la cour comme des cons, alors que tous les autres se payent du bon temps au dehors. Bon, honnêtement, ça n'est pas si terrible, on prend vite nos petites habitudes. On adopte un banc qui devient notre banc préféré, parce que c'est celui qui est toujours au soleil (sauf s'il pleut évidemment, même à Nice ça arrive), on grignote des Pepito. Ça pourrait être pire. On s'entraide pour les devoirs, on se refait les solutions des exos de maths, et surtout, on cause. De tout, de rien, beaucoup des profs, un peu des parents, et le plus souvent des meufs et des mecs de la seconde 7 et même d'autres classes de seconde, ceux que l'on croise dans les cours de langues ou dans les groupes d'A.P. Et puis surtout, de nous : ce qu'on aime,

ce qu'on déteste, où on sera dans dix ans ou dans vingt, genre si on aura des enfants dans un monde qui sera encore plus pollué. On échange nos rêves et nos espoirs, nos craintes aussi. On se rassure, on se console, on se selfie. C'est plutôt sympa.

Au fond, ce serait une routine somme toute agréable si, certains jours à certaines heures, notre cher vieux banc n'était pas squatté par un groupe de terminales — sans doute d'autres victimes du Rubik's Cube de Schnauzer — et on est obligés alors de se rabattre sur le côté de la cour qui est à l'ombre et où l'on trouve un banc inhospitalier parce que froid et humide. À chaque fois, il nous faut l'essuyer avec des mouchoirs en papier, ou même avec la manche quand on n'en a pas : c'est tout sauf cool, vous pouvez me croire.

Comme on voudrait être au soleil, et que nous sommes tous quatre avides de nouvelles relations sociales, on essaye de s'incruster dans ce groupe de terminales. On reste debout non loin du banc, tout près de cette bande de grands, aussi pour écouter ce qu'ils disent, et Sabine tente même deux ou trois fois de lier conversation. Mais c'est comme si nous étions transparents. Ils ne nous chassent pas, c'est encore pire : pour eux, nous n'existons

pas. Nadir nous demande en aparté : « On sent le gaz, ou quoi ? ».

La plupart du temps, ils doivent sortir d'un cours de philo ou l'attendre, parce qu'ils ne parlent que de ça. Trois filles en noir interchangeables, dans le style gothique ou décadent : fringues de deuil, lèvres et ongles noirs. Et deux garçons, dont un pachydermique et déjà barbu que les autres appellent Yannis, une sorte de gros moine qui occupe la moitié du banc. Mais celui qui parle le plus et que les autres la plupart du temps écoutent religieusement, c'est un grand brun aux yeux verts bordés de longs cils de fille, « Enzo » comme on les entend dire. Très mince, très bronzé, très à l'aise, avec des dents qui pourraient faire de la pub pour Colgate.

Ce qui se passe, dès les premiers instants où on les voit, c'est que Sabine tombe raide amoureuse de ce bel Enzo. Elle ne lui a pas parlé, mais sitôt qu'elle l'a vu ou qu'elle a entendu sa voix, elle se découvre dingue de lui, et dès les premières heures qui suivent elle nous assomme de son prénom, Enzo par-ci, Enzo par-là, dit qu'elle mourrait pour lui, qu'elle le suivra partout, etc. Son sourire, son regard, ses fringues que nous on trouve banales,

sa façon de marcher ou de bouger ses mains, tout ça l'a ensorcelée. Charles-Henri et Nadir la mettent gentiment en boîte, ils surnomment le garçon « Enzo Ferrari » à cause de son écharpe rouge qu'il jette de temps à autre sur son épaule de façon un peu hautaine. « C'est vraiment un gros frimeur », se permet Nadir. « Ouais, un faraud », ajoute Charles-Henri qui a toujours des mots qu'il pêche je ne sais trop où, et ils y vont en chœur de leurs commentaires désobligeants. Sabine se vexe, les traite de jaloux, eux se marrent mais elle a sans doute raison, parce que si vous voulez mon avis elle est vraiment canon, une vraie bombe, et je suis sûre qu'elle pourrait faire du cinéma ou être mannequin. Mais Enzo Ferrari n'a pas un regard pour elle. Il ne doit pas être intéressé, ou bien il lui fait le coup du mépris ? Les autres autour de lui ne nous remarquent pas plus. Tout ce qui les occupe, c'est d'écouter Enzo leur parler de « la caverne de Platon », du « malin génie de Descartes » ou de la « dialectique du maître et de l'esclave ». Autant dire du chinois.

Dans les jours qui suivent cette rencontre, j'ai beau répéter à Sabine qu'elle peut pécho n'importe quel garçon du lycée, elle s'entête, répond qu'il ne

peut y en avoir d'autre. Nadir et Charles-Henri sont agacés. Nadir demande : « Mais qu'est-ce qu'il a de plus que moi, ce type? ». « L'écharpe », Charles-Henri répond d'un ton grave et solennel qui nous fait rire.

Quand on arrive dans la cour et que le banc est pris par la bande à Enzo, Sabine insiste pour qu'on aille vers eux, même si on n'ose pas leur parler. Elle se pavane discrètement, elle passe lentement ses ongles vernis de rose dans sa belle chevelure rousse, se cambre à se casser les reins pour mettre en valeur ses atouts. Mais, comme dit Charles-Henri, « bernique », ni Enzo ni ses amis ne font attention à elle, et on finit invariablement par se replier vers le banc de l'autre côté de la cour, là où il fait toujours froid et humide.

Parfois, le proviseur, un grand balèze entre deux âges au crâne aussi luisant qu'une boule de bowling frottée au chiffon doux, traverse la cour, et quand il passe devant nous, il se fend parfois d'un mot à la volée : « Alors, la petite troupe, ça boume? », ou « Tiens, le Club des quatre! ». Ou bien il dit « Toujours les mêmes, hein? », ou alors : « Vous n'avez donc jamais cours? ». Il lâche ça sans nous regarder, il ne s'arrête jamais, l'œil

rivé sur son smartphone ou sur un point invisible à l'horizon. Comme il marche à grandes enjambées, il arrive qu'une secrétaire coure derrière lui en appelant « Monsieur le Proviseur ! Monsieur le Proviseur ! », et quand elle le rattrape, elle ouvre une sorte de classeur — « un parapheur » précise Charles-Henri, d'où est-ce qu'il sait ce genre de trucs ? —, et elle lui tend un stylo pour lui faire signer un document avant de refermer, donc, le « parapheur ».

Le temps s'écoule, comme ça, dans une ambiance qui devient tout de même légèrement ennuyeuse. Certains jours, si le proviseur passe à proximité d'Enzo et de ses potes qui usurpent notre banc, il s'arrête le temps de leur parler un peu. À le regarder faire depuis notre banc d'exil à l'ombre, même si l'on n'entend pas ce qu'il leur dit parce qu'on est trop loin, on le trouve plus amical avec eux qu'avec nous. Il prend le temps, il semble s'intéresser. Merde, c'est parce qu'ils sont en terminale ? « Mais qu'est-ce qu'ils ont de plus que nous ? », Nadir s'indigne. Et c'est ainsi qu'on commence à songer qu'il nous faudrait faire de la philo, même si nous ne sommes qu'en seconde. D'autant que Sabine, depuis quelque temps, pleure sans crier

gare, se plaint à qui veut l'entendre — c'est-à-dire à nous — que son Enzo ne la regarde pas, et un matin elle déclare même qu'elle voudrait mourir. Ouais, ok, je sais ce que vous allez me dire : elle abuse. Je suis d'accord : comme toutes les filles très belles, elle a tendance à surjouer. Mais bon, même si ni Charles-Henri, ni Nadir, ni moi, ne la croyons, ça n'est pas une raison pour ne pas réagir. Il serait temps de se lever le cul de notre banc, et de passer à l'action.